

Postface

Par sa sensibilité philosophique et son intention manifeste de porter les écrits sociologiques des Allemands à l'attention des Français, *Une histoire critique de la sociologie allemande* nous rappelle le travail similaire que Raymond Aron entreprit il y a soixante ans. Sa *Sociologie allemande* avait elle aussi l'intention de réveiller le monde francophone en attirant l'attention sur l'importance intellectuelle d'une tradition relativement négligée en même temps que sur ses dangers spécifiques. Aujourd'hui encore, la tradition allemande est mal connue en France ; alors qu'elle demeure une source vive pour la pensée sociale critique. Frédéric Vandenberghe nous rappelle avec acuité que la pensée critique allemande est à double tranchant, car sa critique – louable et célébrée – du monde contemporain a souvent caché des impulsions et des penchants moralement discutables.

Le potentiel positif et les implications ambiguës de la pensée sociale allemande sont mises en rapport par F. Vandenberghe avec sa focalisation sur le concept de réification. La réification a trait au sentiment de devenir une chose, de se perdre soi-même, de perdre sa subjectivité et sa capacité d'action. Au lieu de faire l'expérience de soi et de son prochain comme des créateurs d'événements, de processus sociaux et d'institutions, on se sent dominé et opprimé par eux. Ces forces externes, on ne les comprend pas, elles nous déconcertent. Et au lieu de devenir transparente, la société devient opaque.

La réification, et le sentiment d'aliénation qui l'accompagne, fait fondamentalement partie de l'expérience courante de la vie sociale moderne. F. Vandenberghe montre que la tradition allemande s'est vouée à mettre au clair cette pathologie en explorant ses causes sociales et culturelles. Il montre aussi que, parmi les théoriciens classiques, si certains ont suggéré que ces causes pouvaient être éliminées, d'autres l'ont nié.

Ce long siècle d'efforts de la part des théoriciens allemands mérite sans aucun doute l'impressionnant travail d'érudition et d'analyse que F. Vandenberghe lui consacre. Mais F. Vandenberghe va plus loin. Il suggère que cette focalisation sur la réification n'est pas seulement au cœur de la pensée sociale allemande, mais – en pointant l'intérêt métathéorique qui a trait à la relation entre les concepts d'action et les concepts de structures –, il montre que, plus généralement, elle est aussi au cœur de la tradition sociologique. Que cette mise au point métathéorique implique effectivement l'intérêt pour la réification. Que, pour cette raison même, la tradition allemande est isomorphe d'autres traditions nationales – voilà des questions qui méritent plus d'attention. *Une histoire critique de la sociologie allemande* déploie une érudition quasi stupéfiante et déborde de lectures originales et de reconstructions audacieuses. Mais cette entreprise titanique n'est pas simplement herméneutique, elle est liée à des ambitions systématiques d'ordre théorique et avance de puissantes prétentions morales et empiriques. F. Vandenberghe veut moderniser, démocratiser et humaniser le concept de réification sans pour autant abandonner le concept lui-même. Afin de mener cette opération reconstructrice à son terme, il puise dans les métathéories américaine et britannique, et s'appuie sur l'importance, parfois censurée, que les Français accordent à la subjectivité et à l'autonomie et qui s'illustre pour lui de manière exemplaire dans la théorie d'Alain Touraine.

Alors qu'il est convaincu que la pensée de la « réification » doit forcément se trouver au centre de toute théorie sociale critique, il procède à une critique dévastatrice de chacun des systèmes théoriques qui s'est servi du terme. En fait, c'est ce paradoxe qui fait le côté subtil et séduisant de la narration et donne son dynamisme à l'étude de F. Vandenberghe. Ce n'est pas une *IdeeGeschichte*, aride et poussiéreuse, c'est le récit dramatique d'efforts théoriques héroïques qui se sont soldés la plupart du temps – mais pas toujours – par une défaite personnelle tragique.

Sans nier le rôle des facteurs historiques ou biographiques, F. Vandenberghe souhaite insister avant tout sur les origines théoriques de cette tragédie, qu'il attribue à l'incapacité de comprendre que la réification est une métaphore, et pas un fait empirique brut. « La métaphore, écrit-il [t. 1, p. 28], implique le transfert d'un mot ou de plusieurs à un objet ou un concept qu'ils ne dénotent pas littéralement afin de suggérer une comparaison avec d'autres phénomènes. La métaphore connote plus qu'elle ne dénote. Elle opère par analogie, et, comme le rappelle Perelman, l'analogie relève de la théorie de l'argumentation et non de l'ontologie. » En proposant un commentaire métaphorique de la condition contemporaine, le concept de la réification appelle un jugement moral. Il s'agit bien d'un argument normatif, pas simplement d'un argument empirique. Puisant à la fois aux sources du romantisme et des Lumières, il tire sa force de l'évocation utopique d'une condition de complétude et d'intégration d'une part, d'autonomie et d'individuation de l'autre. En présentant une comparaison avec ces conditions positives de l'accomplissement humain, la « réification » constitue un symbole négatif, qui dénote un état abject de souillure. Telle

que F. Vandenberghe la voit, l'erreur de la théorie sociale allemande a été de prendre la réification pour une description de la condition humaine alors qu'il s'agit en fait d'un jugement métaphorique et normatif sur certaines de ses dimensions néfastes. Si la condition humaine en tant que telle est considérée comme réifiée, alors il n'y a plus de capacités humaines d'autonomie et de jugement réfléchi ; Kant et les Lumières sont oubliés, seuls Hegel et le romantisme demeurent. Cette approche « essentialiste » du concept de réification a donné lieu à une compréhension exclusive (« ou bien/ou bien ») qui a pu se draper aussi bien dans des formes historicistes qu'ontologiques. Condamnant l'ère entière du capitalisme pour cause de réification, Marx et Lukacs ont cru qu'il suffisait de bouleverser la structure sociale de façon radicale pour qu'une condition humaine non réifiée en résulte. Cependant, le problème est de savoir comment on passe de l'un à l'autre. Si vraiment la réification règne sur le capitalisme, il est théoriquement impossible de décrire l'action critique et réfléchie nécessaire à son renversement. Weber et Simmel ont cherché à dépasser cette contradiction en décrivant la réification non seulement comme un état endémique de la condition humaine sous le capitalisme, mais aussi de la condition moderne, post-traditionnelle en tant que telle. Au lieu de limiter la portée démoralisante du concept de réification, ils l'ont ainsi en fait étendue. Dans leur œuvre, la passivité et la domination apparaissent presque comme des caractéristiques ontologiques de l'action et de l'ordre humains. Le résultat, c'est leur résignation, qu'on peut voir tout bonnement comme l'envers du révolutionnarisme. Et puisque la théorie critique de l'École de Francfort a combiné Lukacs et Weber, son approche apparemment marxiste a débouché sur une ontologisation de la réification et sur l'exhortation non pas à l'engagement politique et à la lutte démocratique mais à une résignation stoïque ou à un utopisme esthétisant.

C'est bien la notion de démocratie qui est au cœur de l'argument de F. Vandenberghe. Une approche exclusive (« ou bien/ou bien ») du concept de réification appelle une politique de la révolution avec son potentiel nihiliste, ses méthodes violentes et ses résultats typiquement autoritaires. Si la réification n'est ni ontologisée ni radicalement historicisée, alors les remèdes qu'elle suggère sont au contraire démocratiques et réformistes. L'action démocratique présuppose que la capacité de réflexivité n'a pas été éliminée, que tout ce qui fait l'humain dans la condition humaine n'a pas été perdu. Pour F. Vandenberghe, c'est manifestement le cas. « Après tout, écrit-il, la société n'est pas une machine et l'homme n'est pas une chose » [*ibid.*]. Dire autre chose, et raisonner comme si la société était une chose et les humains des machines signifie qu'on s'embarque soit dans une erreur positiviste déplacée soit dans une métonymie. Dans ce cas-là, une « chosification » est possible, car celle-ci juxtapose avec succès les concepts contrastés de chose et d'humain. D'un point de vue empirique, cependant, la chosification est impossible, et suggérer qu'elle est possible équivaut à croire que les concepts théoriques reflètent la nature d'une façon bêtement réfléchissante.

F. Vandenberghe accuse la tradition critique pré-habermassienne d'une sorte d'empirisme non réflexif qu'on retrouve dans son approche des sciences sociales. Il soutient l'idée que ses représentants ont pris la réification comme un concept théorique, c'est-à-dire comme une généralisation légitime sur la réalité sociale, sans comprendre qu'il repose sur les présupposés métathéoriques d'un *a priori* philosophiquement orienté. Je suis content de voir qu'en avançant cette critique, il s'appuie d'une façon originale sur mon livre, *Theoretical Logic in Sociology* [1982-1983] qui présentait lui-même une reconstruction iconoclaste mais déterminée de ce que je considère être les contributions les plus importantes du classique de Talcott Parsons, *The Structure of Social Action*, publié il y a maintenant plus de soixante ans. Ma thèse était que, sans aucune justification empirique convaincante, les penseurs modernes du social ont souvent supposé que l'action sociale se limiterait à l'action instrumentale, rationnelle, et que l'ordre social serait un ordre externe et coercitif. En effet, je suggérais que, si l'action sociale est conçue de façon instrumentale, l'ordre collectif ne peut pas être conceptualisé autrement que comme un ordre externe et coercitif. En montrant que l'action volontaire est éliminée, j'ai appelé cela une compréhension unidimensionnelle et réductionniste de l'action et suggéré que, si on voulait comprendre toute la panoplie des possibilités empiriques de manière satisfaisante du point de vue théorique, elle devait être remplacée par une métathéorie multidimensionnelle.

F. Vandenberghe redéploie cette logique théorique afin de présenter une critique métathéorique de la théorie critique pré-habermassienne de la réification : « À cette fin, écrit-il, j'introduirai d'abord et expliciterai les notions de métathéorie et de métacritique ; puis, partant d'une analyse des présupposés ontologiques et épistémologiques de la sociologie [...], je reprendrai la question de l'ordre social pour montrer que la réification, comprise comme la conjonction d'un concept stratégique de l'action et d'un concept matérialiste de la structure sociale, résulte d'une cristallisation réductrice de l'espace des possibles. J'en conclurai qu'une théorie critique ne peut pas totaliser la réification et doit être multidimensionnelle » [t. 1, p. 249].

La notion de réduction de l'espace des possibles montre comment, à la suite de Habermas, F. Vandenberghe normativise et politise la logique théorique. Si l'action est instrumentalisée et l'ordre matérialisé, dit-il, les distorsions qui en découlent ne sont pas seulement empiriques, mais également normatives. Étant donné qu'ainsi l'autonomie individuelle et l'action volontaire sont éliminées en tant que possibilités normatives, F. Vandenberghe parle à ce propos de « réification de la réification ». Contre cette manœuvre, il en appelle, à la suite de Arendt et Castoriadis, à la restauration du politique et au déploiement d'une contestation radicalement démocratique au sein de cet espace des possibles et à son sujet. Poursuivant cette ambition politique, F. Vandenberghe exige une révision fondamentale de la compréhension métathéorique de l'action et de l'ordre dans la tradition critique. Est-il surprenant que le héros de la partie plus optimiste qui clôt sa narration soit Jürgen Habermas, le grand reconstruteur de la tradition de Francfort ? Même s'il prétend lui-même être

« le dernier marxiste vivant », Habermas est aussi le représentant actuel le plus créateur – et certainement le plus sociologiquement orienté – de la tradition kantienne. Il a insisté très tôt sur le fait qu'on pouvait attribuer un statut égal à l'agir communicationnel et au travail instrumental ; et plus tard, il a plaidé que l'évolution et la rationalisation de l'ordre moral (le *Lebenswelt*) étaient historiquement tout aussi significatifs et sociologiquement tout aussi puissants que le développement du mode de production. Son but, c'est l'accroissement de l'autonomie, pas seulement celui de l'égalité ou de la solidarité ; et même s'il préfère l'espace communicationnel, intuitif et interactionnel des mondes vécus communautaires, il reconnaît la nécessité de la rationalité systémique des systèmes réifiés.

À la fin du second tome, F. Vandenberghe complète cette double reconstruction de la métathéorie habermassienne par une discussion sur la nécessité de pourvoir la théorie sociale de fondations ontologiques solides et de créer un lien micro-macro qui soit viable. Il laisse entendre que cette discussion – qui se poursuit de nos jours dans la théorie sociologique contemporaine – peut être considérée comme la contrepartie de l'intervention de Habermas dans la pensée marxiste. En s'attachant exclusivement à l'environnement externe de l'action, la macrothéorie exagère le déterminisme anti-volontariste, réifiant donc la réification. Inversement, une théorie sociologique complètement micro, qui conçoit l'ordre social de part en part comme un « accomplissement » volontariste, ne peut en aucune façon prendre la mesure dans laquelle les structures collectives échappent au contrôle individuel. Si de son côté, la théorie macro développe une théorie critique trop déterministe, du sien, la théorie micro est tout à fait incapable de développer une théorie critique, car ses limitations métathéoriques occultent la dimension réifiante de la réalité sociale.

Je voudrais conclure cette reconstruction qui salue *Une histoire critique de la sociologie allemande* sur une question concernant les implications de ce livre. Même si F. Vandenberghe montre bien l'importance vitale du concept de réification dans la théorie sociale allemande, il soulève la question de la possibilité d'en faire la théorie d'une manière qui soit multidimensionnelle, démocratique et empiriquement adéquate. Que serait la 'réification' si l'action était conçue de façon symbolique et pas seulement de façon instrumentale, s'il était entendu que les institutions combinent les contraintes matérielles, les cadrages cognitifs et autres sortes de codes culturels ? Est-ce qu'un concept qui renvoie à l'impossibilité de l'autonomie et à la séparation du sujet et de l'objet serait encore adéquat pour cette nouvelle tâche normativo-critique ? Personnellement, je ne suis pas si sûr que le concept de réification puisse faire encore l'affaire. F. Vandenberghe l'est. Et c'est parce que nous voudrions comprendre les raisons de cette assurance que nous attendons avec une grande impatience le résultat de ses recherches en cours sur la théorie sociale phénoménologique.